

de tables , et quelques lampes fumeuses répandent juste assez de clarté , pour que les buveurs puissent trouver leur bouche et la guille des tonneaux. Le soir, il y a foule au caveau : ouvriers , voyageurs, flaneurs, ces hommes dont l'existence est un mystère, qui , le jour dorment au soleil, et, comme le Juif errant , trouvent toujours pour aller boire cinq sols dans leur poche ; tout le monde s'y donne rendez-vous , jusqu'à ces frères mendiants, qui cachent leur maigreur et leur misère sous un manteau déchiqueté en dents de scie comme celui de dom César. Aussi , à l'heure du souper, il s'échappe de ces voûtes empestées une odeur épaisse de fromage , de vin et de poisson. On cause, on célèbre la bonté de son cheval, on vante son pays , on se querelle , on jure , on se menace , on va s'assommer à coups de pots , puis l'on s'apaise , et , comme toujours , tout finit par des chansons.

En sortant d'Oristano, la route s'élargit et s'allonge à l'ombre des grands peupliers de Virginie, qui dressent dans les airs leur feuillage découpé. Au dessous, s'étendent, d'un côté, les horizons bleus de la mer ; de l'autre , de vertes prairies , qu'arrose le joli fleuve du Tirse ; un rideau d'oliviers, couronné par les têtes chevelues des pins parasols , sert de fond au paysage. Nous suivîmes quelque temps la grande route ; puis nous entrâmes dans le chemin humide et raboteux , qui conduit au village de Cabras , où m'attiraient plusieurs séductions irrésistibles. Il devait y avoir, ce jour-là , course de chevaux , lutte d'hommes , danses champêtres ; et puis la beauté des femmes du pays est devenue proverbiale dans toute la Sardaigne.

Cabras est un triste village , jeté sur le bord de la mer, au milieu des plaines marécageuses. La terre est rouge et brûlée : à peine quelques lentisques , quelques pâles azéroliers étalent ça et là leurs touffes jaunissantes : point de gazon ; pas le moindre ruisseau ; pas même un bouquet d'herbes plus hautes,